

BLOODLOST

LE CHAGAR ENCHAÎNÉ

4 CHOSES QUE VOUS IGNOREZ SUR TANÆPHIS LA TROISIÈME VA VRAIMENT VOUS ÉTONNER !

N°46 - 31 DÉCEMBRE 2014

En cette période de festivités hivernales nous devons vous faire un aveu douloureux. En raison d'un abus massif de graisses saturées, d'alcool et de sucreries, une partie de l'équipe rédactionnelle du chagar enchaîné a basculé du côté obscur.

Les conséquences auraient pu être graves : violence outrancière, vulgarité haineuse, porno-crade, etc. Malheureusement c'est bien pire ! Ce numéro est un ramassis d'articles putaclics dignes des meilleurs sites de buzz et de pseudo-information.

Il ne vous reste plus qu'à espérer que ce ne soit qu'une bouffée de folie passagère et que le chagar n°47 retrouve une saine ligne éditoriale faite de violence, de stupre et d'Armes-Dieux psychotique.

Participer, commenter, questionner !

Sur le forum de John Doe, un fil de discussion est consacré au chagar enchaîné. Vous pouvez y laisser vos commentaires, vos questions, ou nous y signaler les sujets dont vous aimeriez qu'on vous parle.

Ca se passe par là :

<http://bit.ly/JDforumFAQ>

Numéro réalisé par Rafael et François.
Illustrations par Le Grümph



LES PORTE-FLEURET DÉRIGIONS

Un reportage de Jean-Pierre de Ferne sur une tradition pôlienne tellement attachante.

C'est en 368 dN que le fleuret est devenu le symbole de la noblesse dérigionne. Dans les années qui suivirent, le port de cette arme devint une mode chez tous les pôliens avec un tant soit peu de sang noble. Il fallut un édit de 374 pour que son port soit mieux encadré, ce qui mit cette mode en sourdine, mais pas avant qu'apparaisse la fonction d'esclave porte-fleuret.

Les nobles dames dérigionnes faisaient face à un dilemme affreux : les somptueuses robes, imposées par les modes et les rivalités entre belles, permettaient rarement de porter dignement un fleuret. Pourtant, il était impensable de ne pas arborer l'arme symbolique de la noblesse de l'Empire. C'est une certaine dame Isdelle Artensier des Lylas – dont l'Histoire a presque tout oublié – qui eut l'idée de se faire suivre d'un enfant esclave vêtu d'une tenue coordonnée à la sienne et dont la seule charge était de porter son fleuret. L'idée fit rapidement des émules et devint une coutume fixée quand dame Galinne, la turbulente fille aînée de l'empereur, commença à se promener avec un porte-fleuret à ses côtés. Cette tradition existe toujours en 1042 dN, même si elle n'est plus aussi suivie. Elle a connu un regain d'intérêt en 1031 quand certains nobles messieurs commencèrent eux-aussi à avoir recours à des portes-fleuret. Cette habitude se cantonne à une frange très décadente de la noblesse, qui n'est pas bien vue à la cour de Bert III.

Pour finir, il faut signaler qu'en 382, dame Galinne fut sauvagement assassinée par son esclave porte-fleuret. Les circonstances du meurtre sont sordides, mêlant complot politique, histoire de cœur et querelle littéraire. Pour tout dire, Goldenshard – le Dieu qui s'est incarnée dans le fleuret à la mort de Galinne – en a conservé une phobie totale vis-à-vis des enfants. C'est depuis ce jour-là que l'on tranche les deux pouces des esclaves porte-fleuret ; parce qu'on n'est jamais trop prudent, voyez-vous. La seule petite difficulté réside dans la reconversion de ces esclaves, lorsqu'ils deviennent trop vieux pour être porte-fleuret.

LA PATIENCE DU THÉ

Innocent passe-temps ou dangereuse addiction ?

Sous ce nom poétique se cache un des jeux tordus que les Batranobans affectionnent. Un visiteur dérigion à qui on expliquait un jour les règles de la patience du thé remarqua que ce jeu ressemble au « je te tiens, tu me tiens par la barbichette » dont raffolent les petits pôliens. Il va sans dire qu'il regretta amèrement ses paroles.

Il faut être au moins deux pour faire une patience du thé, mais on peut aisément y jouer à une dizaine. Tout commence par un défi lancé par quelqu'un en respectant – comme toujours dans la Nation – une étiquette bien précise qui rend l'exercice assez obscur pour le non-initié. Une fois le défi accepté et l'enjeu défini, les participants se regroupent pendant qu'un serviteur prépare du thé dans des tasses à couvercle. La boisson est agrémentée de quelques gouttes d'un concentré de « saveur d'Ethimie ». Cet épice sert habituellement à stimuler l'appétit, mais dans sa forme concentrée il rend l'odeur d'un plat ou une boisson irrésistible. Une fois tout le monde servi les participants enlèvent le couvercle de leur tasse et engagent une discussion décontractée. La victoire revient à celui qui boit son thé en dernier. Un vainqueur doté d'une volonté exceptionnelle est même capable de gagner en vidant sa tasse par terre, ce qui suscite autant d'admiration que de haine ; mais chez les Batranobans ces deux sentiments sont souvent synonymes.

La discussion entre les joueurs est un jeu de bluff où chacun tente de faire flancher ses adversaires en trouvant des sujets qui mettront leur concentration à mal. Signalons qu'il est interdit de garder le silence trop longtemps. C'est un motif d'élimination.

Voilà deux variantes du jeu, appréciées dans des milieux particuliers. La patience du serpent se joue en ingurgitant un venin très douloureux et en utilisant un contrepoison à la place de la saveur d'Éthimie. La patience de la rose se joue en remplaçant les tasses de thé par des danseuses exotiques enduites d'épices aux senteurs érotiques.

LES DEUX TYPES DE BOUSSOLES DE TANÆPHIS

L'un des deux pourrait bien être plus dangereux qu'on ne le croit !

Pour commencer, signalons que si vous lisez cette section en premier à cause du sous-titre de ce Chagar, vous êtes sacrément influençable. Vous devriez vous méfier des promesses du net et de la publicité. Une bonne résolution pour 2015 ?

Voici maintenant une anecdote peu connue des citadins et des sédentaires. Il existe deux types de boussole, très différentes, en usage sur Tanæphis. Les deux sont connues sur tout le continent, même si les Gadhars et les Thunks ne semblent pas franchement passionnés par le concept.

La première est une simple boussole magnétique, obtenue par chauffe d'une tige de fer. On l'appelle généralement « boussole alignée ». Les Batranobans en revendiquent la paternité, ce qui n'étonne pas grand monde. Il faut dire qu'à part la gastro-entérite virale et les comédies musicales, ils se prétendent les inventeurs d'à peu près tout ce qui existe sous le ciel⁽¹⁾. La boussole alignée indique toujours le nord, même si une importante masse métallique ou certains puissants effets de fluide peuvent la désorienter localement.

La seconde boussole est dite « impériale » et indique toujours la direction de Pôle. On la fabrique à partir de fragments métalliques restés longtemps à proximité d'une Arme-Dieu. Quelques Dieux particulièrement rapias en font même une véritable profession. Ils achètent à des artisans de petites aiguilles plus ou moins ornées, et les portent dans une bourse qu'ils accrochent à leur fourreau ou au manche de leur Arme. Après quelques années, ils revendent les aiguilles aux mêmes artisans, qui les insèrent dans des boussoles définitives. Ces modèles sont aussi fiables que les versions alignées, quoique la présence d'une poche de magie glauque ou une explosion d'exal puisse les mettre temporairement en déroute.

Les deux versions sont encore en usage de nos jours. Selon la profession et la culture, on favorise l'un ou l'autre modèle, mais c'est souvent plus une affaire de pratique que de préférence. Ainsi, les voyageurs, les explorateurs et ceux qui vivent loin des grandes routes préfèrent souvent le modèle aligné, magnétique, alors que les commerçants, routiers et baladins utilisent plus facilement la version impériale.

LES PIORADS FUMENT LE CIGARE

La véritable raison pourrait vous stupéfier ! (mais en fait, non)

Certains voyageurs sont parfois surpris, en traversant le Nord pour la première fois, du nombre de Piorads qui s'adonnent aux plaisirs de la fumée. On s'attend à tout de la part des « monstres du nord », mais ce petit côté décontracté, clope au bec, étonne tout de même. L'origine de ce goût se trouve dans les premiers raids piorads dans les terres de la Nation. En découvrant les épices, les piorads s'y adonnèrent sans retenue – l'excès est un de leurs traits les plus communs – et les morts furent nombreux parmi ces accrocs de fraîche date. Aussi vite que le goût de l'épice était venu aux nordiques, ils passèrent à une méfiance presque exagérée.

Puis les piorads mirent la main sur les tiges, un sous-produit de l'épice, composé de rebuts des processus de transformations, mêlés à des herbes à fumer comme le tabac ou le chanvre commun. Ces tiges étaient généralement destinées aux esclaves et aux ouvriers basiques. Ils servaient à occuper les poumons des petites gens, leur évitant la tentation de faucher des épices plus précieux, hors de portée de leurs bourses.

Les tiges pour esclaves sont généralement de petites cigarettes fines et colorées. Les piorads les découvrirent – elles aussi – lors de leurs raids, mais les Batranobans leur proposèrent vite des échanges commerciaux plus simples. Les commerçants de l'Ouest sont très doués pour combattre le brigandage en concoctant des offres plus alléchantes et moins fatigantes pour les brigands eux-mêmes. Les épiciers ont donc conçu des tiges plus épaisses, plus solides, capables de supporter le voyage vers le Nord, ou de survivre à quelques semaines dans la poche d'un cavalier en maraude.

Le cigare moderne – souvent surnommé barreau, gras ou cale – est composé d'une ensemble de feuilles séchées et roulées, puis agrémentées. Selon le modèle et l'origine, le cigare peut être mariné dans des mélanges d'épices légers, poudré ou piqué de restes d'épices, ou simplement fumé en même temps que d'autres épices plus précieux pour profiter un peu de leur aura ou des restes de leur processus de fabrication. Les cigares peuvent donc profiter de certains goûts, parfums, ou avoir de très légers effets – à peine comparables à ceux d'épices basiques.

(1) Pour ces deux exceptions, les experts s'entendent pour les attribuer à Pôle et à l'Empire. Il s'agit d'experts non-dérigions, cela va sans dire.